

Le curé d'Almuniaced

JOSÉ RAMÓN ARANA



José Ramón Arana (1905-1973), pseudonyme de José Ruiz Borau, est né à Garrapinillos (province de Saragosse).

Très jeune, il entre en contact avec les cercles littéraires de la ville et publie ses premiers poèmes. Après avoir fait plusieurs métiers, il se marie et part travailler dans une fonderie à Barcelone.

Il adhère à la CNT tout en acquérant une vaste culture autodidacte dans les clubs libertaires. Au bout de cinq années, il revient à Saragosse et devient employé de banque. Il s'affilie à l'UGT et entrera au comité central socialiste d'Aragon.

Le début de la guerre civile le trouve à Monegrillo, village d'origine de sa famille maternelle. Là il assiste à l'arrivée des colonnes des miliciens anarchistes et fait fonction d'instituteur. Par la suite, il se rend à Lérida et lorsque se constitue le Conseil d'Aragon, il est nommé conseiller (ministre) aux Finances.

C'est alors qu'il entame une relation avec María Dolores dont il prendra le nom sous lequel il signera la majeure partie de son œuvre littéraire.

Son voyage en URSS, comme représentant du Conseil d'Aragon est à l'origine de son premier livre : *Apuntes de un viaje a la URSS* (Notes d'un voyage en URSS). La guerre terminée en Espagne, il passe en France où il est interné au camp de Gurs. Il parvient à s'en échapper et part pour l'Amérique, où il s'établit d'abord à Saint-Domingue puis au Mexique où il devient vendeur de livres. Il commence alors à publier des collections de poèmes et s'affirme comme animateur culturel, en participant entre autres à la fondation de l'*Ateneo Español de México* et en promouvant la création de maisons d'éditions et de revues littéraires telles que : *Aragón, Ruedo Ibérico y Las Españas*, cette dernière constituant l'une des plus importantes de l'exil espagnol au Mexique.

En 1968 il commence à souffrir de problèmes de santé et son désir de retourner en Espagne augmente. Il ne pourra y parvenir qu'en 1972.

Il publie alors la première partie de ses mémoires, *Can Girona*, qui n'eurent pas de suite puisque sa tumeur au cerveau l'emporta.

Il repose à Monegrillo, qui est en fait l'Almuniaced de ce livre.

LE CURÉ D'ALMUNIACED

GARAFRANCE VICEVERSA, 3

GARA D'EDIZIONI — ÉDITIONS LA RAMONDA

2015

Maquette de la collection : Ricardo Polo. Équipe du studio graphique de Prames
Dessin de couverture : Sergio Naya. Équipe du studio graphique de Prames

Première édition en français : décembre 2015

Titre original : *El cura de Almuniaced*

Traduction : Charles Mérigot

© Héritiers de José Ramón Arana

© pour cette édition : Gara d'Edizioni

© pour la préface : Olga Pueyo Dolader

GARA D'EDIZIONS

Avda. Navarra, 8

E-50010 Zaragoza

www.garadedizioni.com

e-mail: gara@garadedizioni.com

I.S.B.N.: 978-84-8094-553-0

Dépôt légal : Z 1837-2015

Impression: INO Reproducciones, S.A.

Toute forme de reproduction, distribution, communication publique ou transformation de cette œuvre ne peut être réalisée sans l'autorisation préalable des propriétaires des droits, sauf exception prévue par la Loi. Si vous avez besoin de photocopier ou de numériser des extraits de cette œuvre, vous devez vous adresser au CEDRO (Centro Español de Derechos Reprográficos, www.cedro.org).

LE CURÉ D'ALMUNIACED

JOSÉ RAMÓN ARANA

Traduction de Charles Mérigot

Préface d'Olga Pueyo Dolader

Présentation : l'écrivain et son œuvre

Le pseudonyme de José Ramón Arana protège la dimension politique et personnelle de José Ruiz Borau et révèle sa nouvelle filiation comme écrivain, libraire et animateur culturel durant son exil mexicain. Né le 13 mars 1905 à Garrapinillos, où son père était instituteur, Arana fut un homme engagé dans son époque. Il connut très tôt des malheurs personnels puisque le décès précoce de son père, Ventura Ruiz Lara, plongea la famille dans de graves difficultés économiques. Sa mère, Petra Borau Alcrudo, bien qu'elle eût des liens familiaux à Monegrillo, s'installa à Saragosse pour élever son fils. Ces deux paysages, l'un, urbain, où il passa son adolescence et sa jeunesse et l'autre, le paysage rural des Monegros où il se rendit souvent, constitueront dès lors, son territoire de vie et plus tard celui de sa région littéraire. Saragosse, la capitale, avec ses petites rues et ses clochers mudéjars, en particulier celui de San-Pablo et le marché de la place de Lanuza, seront le théâtre de ses premiers emplois : aide dans une imprimerie, garçon de courses dans une quincaillerie et même torero dans les courses pour débutants.

Son expérience professionnelle stable débute dans une fonderie de Poble Nou. Il part à Barcelone au début des années 20. Il connaît alors les conditions exténuantes du monde de l'industrie et commence sa vie politique en tant que membre du syndicat CNT. C'est alors qu'il acquiert, par ses nombreuses lectures, les bases d'une culture autodidacte et que prend forme sa conscience de classe telle qu'elle apparaît dans son roman autobiographique *Can Girona*¹. À Barcelone, il épouse Mercedes Gracia Argensó et ses deux fils aînés voient le jour :

¹ *Can Girona. Por el desván de los recuerdos*, Madrid, Al-Borak, 1973. Prologue de Manuel Andújar.

Alberto (1928) et Augusto (1930). En 1931, avant la proclamation de la II^e République, Ruiz Borau retourne à Saragosse. Peu de temps après, il trouve un poste à la banque Hispano-Américaine. Son caractère combatif lui fera vite rejoindre l'Association des employés de la Banque et de la Bourse (membre de l'UGT) et le mettra en relation avec les milieux socialistes de la capitale. Il deviendra membre du comité exécutif de l'UGT à Saragosse.

Le coup d'état militaire de 1936 et son succès dans chacune des trois capitales d'Aragon, plaça Ruiz Borau, comme tant d'autres syndicalistes ouvriers de gauche ou sympathisants républicains, dans la ligne de mire des rebelles. Dans *iViva Cristo Ray!*², il nous offre une fresque vivante de Saragosse à la veille du soulèvement ; on y voit les phalangistes se renforcer face à l'indécision du gouverneur à distribuer des armes aux militants anarcho-syndicalistes et Ugtistes qui se massent devant les casernes, par crainte de la tournure que pourraient prendre les événements. Avec sa famille, agrandie depuis son arrivée à Saragosse, avec la naissance de Marisol (1934) puis de Rafael (1935), il cherche un refuge à Monegrillo. Dans son village maternel, il sera témoin de l'arrivée des miliciens catalans, de leurs saccages et des incendies d'églises. L'épisode qui sera romancé des années plus tard dans *El cura de Almuniaced*³ se nourrit sans doute de cette vision. Malgré la suprématie de la FAI-CNT, il restera au village jusqu'au mois d'octobre et sera le représentant de l'UGT dans les réunions et les assemblées, tout en exerçant une activité improvisée d'instituteur. De perpétuels désaccords idéologiques le feront partir à Lérida avec sa famille où il prendra contact avec le PSOE.

² *¡Viva Cristo Ray! y todos los cuentos*, Zaragoza, Édition du Heraldo de Aragón, 1980.

³ *El cura de Almuniaced*, México, Aquelarre, 1950. Madrid, Turner, 1979. Prologue de Manuel Andújar. *El cura de Almuniaced [Cuentos]*, Sevilla, Renacimiento, 2005. Edition, introduction et notes de Luis A. Esteve Juárez. Cette édition comprend également dix nouvelles qui avaient été publiées à diverses dates ainsi qu'un récit inachevé et jusqu'alors inédit.

Une nouvelle étape commence alors pour lui, elle sera décisive dans sa vie. Vers la fin de 1936 il est choisi comme l'un des représentants de l'UGT au Conseil d'Aragon dont le siège est à Caspe. Il finira par en devenir vice-président. Son domaine d'activité au sein de cet organisme régional, ne se limite pas à son travail initial comme conseiller aux Travaux publics dans lequel il développe des réflexions et des directives imprégnées du vaste domaine d'idées développées par Joaquín Costa ; comme conseiller aux Finances publiques, il déploiera beaucoup d'efforts pour édifier une organisation des impôts permettant aux « Conseils municipaux » nouvellement créés, de réguler à partir des chefs-lieux d'Aragon, la vie économique étranglée, et pour centraliser des ressources permettant la poursuite de la guerre. En moins de six mois d'existence du Conseil d'Aragon, son travail de représentation se développe aussi par de nombreuses démarches officielles aussi bien auprès du Gouvernement central à Valence qu'auprès de la Généralité de Catalogne, ou en prenant part à la large délégation qui participa à la célébration du 1^{er} mai 1937 à Moscou ⁴. Son séjour à Caspe lui permet une approche de la thèse communiste sur la nécessaire unité des forces prolétariennes autour de l'Armée populaire, en même temps qu'il entraîne pour lui une certaine prise de distance avec ses compagnons anarchistes du Conseil. Sur le plan familial, commence alors une relation inattendue avec María Dolores Arana, dont il prendra le nom, lors de son exil, pour se créer une nouvelle identité.

Une fois le Conseil d'Aragon dissous, en août de la même année, il devient difficile de donner des détails sur les allées et venues d'Arana. On sait que sa famille s'était installée à Monistrol durant la seconde moitié de 1937, tandis que lui-même, Ruiz Borau, détenant une nouvelle charge politique, vit à Barcelone avec sa nouvelle compagne. Après son passage en France, à la fin de l'année 1938, il entame un cheminement sans retour qui le sépare définitivement et douloureusement des

⁴ Le résultat de ce voyage deviendra "*Apuntes de un viaje a la URSS (notes sur un voyage en URSS)*", Barcelona, Imp. La Polígrafa, 1938 et vraisemblablement un livre de poèmes, aujourd'hui introuvable intitulé *Mar del Norte, mar Negro* (Mer du Nord, Mer Noire). Il signera les deux de son vrai nom, José Ruiz Borau.

siens – il n'apprendra la mort prématurée, à l'âge de deux ans, de sa fille Mercedes (1937) que beaucoup plus tard.

Les pérégrinations de Ruiz Borau ne sont pas différentes de celles de nombreux autres Espagnols qui supportèrent le déchirement de la Guerre civile, dans cette cohorte d'exilés qui franchirent la frontière pour, après l'infamie des camps français, finir éparpillés sur les terres américaines.

Dans le camp de réfugiés de Gurs (Pyrénées-Atlantiques), et sans doute parce qu'il craignait pour sa vie, il adopte le nom qui sera dorénavant le sien : José Ramón Arana. Les vicissitudes qu'il dut supporter pour s'embarquer, dans la France occupée et avec un gouvernement ouvertement collaborateur, furent sans doute bien nombreuses. Avec sa nouvelle compagne María Dolores et le petit Juan Ramón (né en 1939) il voyagera de Marseille à la Martinique, puis de là jusqu'à Saint-Domingue où naîtra Federico, pour finir par arriver à Mexico.

Bien que les dons littéraires d'Arana se remarquent déjà dans ses participations de jeunesse à la revue *Pluma aragonesa*, de Saragosse, son travail littéraire prend de l'épaisseur durant son exil. De 1940, à Bayonne, est daté son recueil de poèmes calligraphié et illustré à la main par María Dolores – Marixa –, *Viva y doliente voz (Vivante et douloureuse voix)*⁵. À Saint-Domingue, il publie en 1941, l'anthologie *Ancla (Ancre)*, un petit livre de treize poèmes qui renvoie à des volumes antérieurs, aujourd'hui inconnus, en même temps qu'il introduit des projets de travaux semble-t-il en préparation. Certains d'entre eux verront le jour par la suite sous un nouveau titre : *A tu sombra lejana (Sous ton ombre lointaine)*, son meilleur recueil de poèmes publié à Mexico en 1942.

Le désir de construire son avenir sur ces terres, éloigna Arana du monde de la poésie. Il se tourna résolument vers la recherche d'un moyen de gagner sa vie – sa librairie⁶ – tout d'abord

⁵ Une édition soignée de Javier Barreiro, *José Ramón Arana. Poesías*, Zaragoza, Rolde de Estudios Aragoneses – Diputación de Zaragoza, 2005, réunit la totalité de la poésie publiée et manuscrite d'Arana.

⁶ Voir le livre suggestif de Simón Otaola, *La librería de Arana. Historia y fantasía*, México, Aquelarre, 1952. Madrid, Ediciones del Imán, 1999.

ambulante puis installée à diverses adresses – et aussi à créer un lieu où les exilés pourraient se réunir et dégager des lignes d’actions culturelles et politiques afin de maintenir vif le souvenir de la patrie perdue. Les cinq numéros de la revue *Aragón* (1943–1945) sont un exemple du bouillonnement des rêves dans lesquels se mouvait le cercle aragonais, ouvert à des collaborateurs d’importance comme les poètes Juan Ramón Jiménez, Rafael Alberti et León Felipe, ou des philosophes comme García Bacca ou Bergamín, entre autres. La seconde revue d’Arana prit pour nom *Ruedo Ibérico*. Son unique numéro (septembre, 1944) préluait à ce qui sera la tâche de l’une des importantes publications de l’exil : recréer l’Espagne à partir du dialogue entre toutes les sensibilités des vaincus, pour faire germer une nouvelle conscience nationale, approcher les causes ayant mené la II^e République à la guerre et à la défaite et créer un lien de proximité et de compréhension entre l’Espagne de l’exil et celle de l’intérieur. De ces prémisses naît *Las Españas*⁷ (1946 – 1963), qui changea de nom à partir de 1956 devenant alors *Diálogo de las Españas*, et qui fut le résultat du projet qu’Arana et Manuel Andújar promurent avec l’aide d’autres exilés (Anselmo Carretero, José Puche).

L’activité intellectuelle d’Arana se prodigue sans trêve. À ses nombreux articles et ses rubriques régulières dans la revue sur des thèmes culturels ou de pensée politique, il faut ajouter les éditoriaux majoritairement sortis de sa plume, qui au cours des années acquièrent l’importance de véritables essais. À la question de la reconstruction nationale, très vite motif d’affrontement avec les communistes, Arana a dédié des pages dans lesquelles il distillait son idéologie.

Imprégné d’autocritique et ayant dépassé l’esprit de clan, il recherche la déroute du franquisme en essayant d’assurer un lien avec les lignes que la résistance intérieure développait et en rompant avec le mirage de l’Espagne que l’exil prolongé avait fini par forger. Des bulletins comme *Politiquería y política*

⁷ Pour mesurer l’importance de cette revue, on peut voir l’étude de James Valender et Gabriel Rojo Leyva (eds.), *Las Españas. Historia de una revista en el exilio (1946–1963)*, México, El Colegio de México, 1999.

(1945), *Esta hora de España* (1957), *De pereza mental* (1967) et le plus vaste *Las nuevas generaciones españolas* (1968) – les deux derniers sous le pseudonyme de Pedro Abarca apparaissent alors. En tant qu'éditeur, le groupe de *Las Españas* nous a légué, avec sa collection Aquelarre, des œuvres variées de grande portée, parmi lesquelles je me limiterai à citer *El cura de Almuniaced* (1950) ou le drame *Veturián* (1951), d'Arana lui-même et *Mosén Millán*⁸ (1953) de Sender.

Avec ces deux livres, Arana commence une œuvre de romancier. Dans ceux-ci, la guerre et la terrible répression prennent vie dans un paysage bien familier : Monegrillo. Les vastes horizons, la lumière qui se réfléchit sur la terre embrasée de soleil, la solitude des terres sèches, la tour mudéjare de San Veturián, les montagnes des Monegros, tout ce paysage recréé, révèle la nostalgie qui submerge Arana durant ses années d'exil et se fait plus grande encore après la mort de sa mère en 1956. De profondes résonances aragonaises se révèlent dans les prénoms du dernier de ses fils, Miguel Veturián, fruit de sa relation avec Elvira Godás, native de Lérida avec qui il se marie à la fin de l'année 1960. Lorsque, vers la fin de cette décennie, sa santé commence à chanceler, l'idée de retourner en Espagne surgit, sans atermoiements possibles. Avec Elvira, il s'installe à Castelldefels en 1972 et meurt un an plus tard, en juillet 1973, à la suite d'une tumeur au cerveau. Il est enterré à Monegrillo, aux côtés de sa mère.

Le curé d'Almuniaced

Parmi les lieux qui apparaissent dans le roman, la terrasse où Mosen Jacinto monte chaque matin, comme accomplissant un rite, trouve un contrepoint littéraire. Face au panorama que contemple Fermín de Pas et sur lequel il jette un regard dominateur⁹, depuis le belvédère de la cathédrale, réaffirmant son influence sur la bourgeoisie de Vetusta, le regard que pose

⁸ Son titre, sous lequel ce roman est connu de tous, *Réquiem por un campesino español*, fut adopté par Sender pour l'édition nord-américaine de 1960.

⁹ Leopoldo Alas Clarín, *La Regenta*.

Mosén Jacinto sur l'horizon d'alentour, met en valeur le passage des années. De la tour mudéjare de San Veturián, ses yeux passent aux faubourgs et aux chemins qui montent à la Sierra monegrina pour dessiner en fin de compte son propre paysage intérieur. Les ruines de la chapelle de San Caprasio lui apportent le témoignage de l'effondrement de ses illusions de jeunesse : « il avait même rêvé d'être un nouvel apôtre du Christ. Il imaginait des mers lointaines, des îles de légendes, des hommes à l'innocence barbare et pour finir, le martyr comme une très exquise nouvelle naissance dans le cœur du Père ». La dichotomie civilisation/barbarie que laissent entrevoir ses rêves de séminariste sera tempérée par les événements le long du roman pour se renouveler avec sa mort sous la main d'un mercenaire franquiste.

Est-ce que cela avait valu la peine, se demande Mosén Jacinto, de s'enterrer dans « cette aridité de terres et d'âmes » ? Le bilan n'est pas très encourageant. À son aspiration évangélisatrice initiale, la foi très diluée de ses paroissiens mettra un frein. Pour eux, Dieu était « un amas de superstitions qui ressurgit aux heures du malheur et au seuil de la mort ». Son travail pastoral qui se réduit à aider les plus nécessiteux, lui vaudra les soupçons de l'évêché et l'irritation des « forces vives ». Le désenchantement lui dicte que sa vie se résume à « cette traversée comme une ombre, perdue au milieu des ombres » mais son esprit, vif et inquiet, ne parvient pas à se conformer à ce simple écoulement du temps. À quoi se raccrocher quand *les siens* se révèlent être des « hommes pétrifiés », rendus puissants par le caciquisme politique et enrichis par l'exploitation : « Pour Don Froilán, les saines coutumes consistaient à prêter à 30 %, à disposer de journaliers à deux pésètes par jour au moment des semailles et des récoltes, à disposer des votes et à faire des efforts de manches et de chapeau à la mairie ». Sans références de classe, il voit avec étonnement, le réveil du peuple qu'apporte la République et quoiqu'il fasse sien ce reverdissement d'aspirations, la négation de Dieu finira par l'enfoncer dans un présent de doutes. Comme un « rêve de vie non vécue », le prêtre considère les années passées, dans la confiance messianique toutefois d'un événement qui doit venir.

À ce point du roman, sa mission pastorale rejoint l'histoire collective de l'Espagne. Devant la situation d'exception qu'introduit la guerre, Mosén Jacinto définira peu à peu son caractère, héritier de « toute la violence féodale de sa caste » et son attitude constituera un défi envers les *hommes de l'ordre*. Depuis la salle du Cercle, la radio annonce que la « glorieuse armée a entamé sa croisade salvatrice ». Avec la même véhémence avec laquelle il repousse la violence évangélistrice – « l'amour de Dieu peut davantage que l'épée de Pierre » – il condamne l'infamie du langage. Au dessus du mélange d'intérêts politiques et religieux qu'implique pour les forces vives le mot « croisade », Mosén Jacinto clame le définitif et « clair comme l'eau » commandement divin qui doit constituer son seul drapeau. Son refus d'abandonner le village pour se mettre à l'abri dans la ville proche de Saragosse, ouvrira un nouveau chapitre à l'affrontement. Comme le notaire, le caporal Hermógenes Galindo, apeuré face à l'élan sans frein du prêtre, ressent « cette étrange puissance qu'il percevait comme supérieure à l'uniforme, à tous les codes, tous les règlements ».

De même que la guerre questionne l'appartenance de Mosén Jacinto à une classe sociale, le doute spirituel ébranle la foi apprise au séminaire. L'âme remuée par les premiers échos de la guerre, il recherche dans la lecture d'Unamuno la raison de son inquiétude. Dans l'assertion : « Je préfère une vérité en guerre à un mensonge en paix », le prêtre d'Arana trouve sa source spirituelle. Pour les âmes, il aspire à l'inquiétude, la vivacité, l'étonnement, et non à la sécheresse qu'il ressent parmi *les siens*. L'image des peupliers qui tremblent sur l'eau résume l'angoisse de ce « passer-mourir » dans lequel la résignation chrétienne n'entre pas. Deux conflits, l'un intérieur, d'ordre métaphysique, et l'autre extérieur, reflété par la guerre, convergent dans le texte, et divisent la conscience accablée de Mosén Jacinto.

Sa « soif de vérité logique » changera en fonction des personnes et des situations. Don Jerónimo, le médecin, représente le pessimisme existentiel marqué par le matérialisme. Rien, ni le divin, ni l'humain ne l'émeut. Il considère la vie comme un spectacle où l'homme joue le rôle le plus grotesque

et considère la guerre comme un épisode infime dans la durée immense du cosmos. Dans son incrédulité dévastatrice, « je préfère le désespoir proche de la vérité que l'espérance dans un mensonge », une seule interrogation subsiste : sur la nature de la souffrance. À cette *pensée* sur la signification transcendante ou mécaniste de la souffrance, Mosén Jacinto opposera le *sentiment* d'Unamuno, comme forme fondamentale de la compréhension. Avec Fermín, ancien enfant de chœur de retour au village avec les colonnes anarchistes, la dimension existentielle prend forme sur un fond social où prédomine l'injustice : « comment pourrais-je nier que le milieu physique et social, ainsi que la réalité économique influent sur l'homme ? [...] La liberté économique, comme seule liberté est le plat de lentilles contre lequel vous prétendez échanger votre droit d'ânesse [...] Moi aussi je veux arracher les hommes à la misère, et tu le sais, mais pas au risque de leur dessécher l'âme ».

La dualité dans laquelle il se débat atteint sa plus grande expression le soir de l'incendie. Les miliciens traînent les statues jusqu'à la place du village pour allumer un feu. Avec stupeur, il contemple le rite qui annonce un jour nouveau et il formule une analyse sur la religiosité du peuple. Au paganisme enfoui que l'on devine chez les gens, tous les siècles de catholicisme romain, n'étaient qu'une « maigre couche de chaux cachant le granit ibérique ». Tout cet ensemble de vocables que le peuple vénère est une contrefaçon de l'ancienne idolâtrie. Il observe la plasticité du tableau et, durant le défilé des statues qui dévalent les rues par à-coups, il voit « leur chair mitée, truffée de petits trous de sciure très pâle ; [...] des gestes rhétoriques, des gestes de fuite mensongère vers des clartés célestes jamais aperçues ; un dédain pour notre terre qui est toute d'angoisse et de scintillement dans le cœur de l'homme ». Toute cette pompe des dévotions de l'Église, pâlit devant la présence sereine du Crucifié : « Qu'importaient les saints, du moment que le Christ embrassait tout et si les barbares eux-mêmes le considéraient comme un des leurs, pris dans sa tendresse ? » La voix du vieil organiste en appelant à Dieu, suppose pour Mosén Jacinto un processus de catharsis et à la

lumière qui irradie du feu, il se découvrira « souillé de charité et de salissure de mots ».

La guerre se rapproche, on entend la canonnade proche et les deux conflits superposent leur démarcation littéraire. Pris au dépourvu devant la tragédie, le curé nie la légalité que la violence institue. De la même manière qu'il refusait la paix antérieure fondée sur l'injustice sociale et sur un statu quo immuable, il n'a pas confiance en la paix qu'établiront les fusils, haine enkystée dont le fruit à attendre n'est que pourriture : « car on ne peut tuer ni voir mourir impunément ». Les nerfs à fleur de peau, il pense que tout son dépérissement était le fruit de son aspiration au rationnel. Même la quiétude, cette « solitude en bonne compagnie » que lui procuraient la campagne et le bleu du ciel, cette communion avec le paysage, ne renfermait pas autre chose que de l'orgueil complaisant. À de brefs instants seulement, qui sont scintillements de lumière, il parvient à atteindre le mystère puis à nouveau une tristesse grise revient désoler son âme.

Quand les « nationaux » entrent dans le village, la nouvelle des exécutions augmente l'intensité du drame que vit le curé. Le martèlement du sang surgit, renforçant son caractère. Emporté par la rage, il se lancera dans ce chaos historique pour racheter la dignité humaine perdue : empêcher la tuerie est la seule chose qui puisse justifier son existence, personnelle et chrétienne.

Trois visions de l'Église

Il est pratiquement impossible d'éviter d'établir une relation entre le prêtre d'Arana et le Don Manuel, d'Unamuno ¹⁰. La place que prend la pensée d'Unamuno chez Mosén Jacinto est évidente, mais l'humanité qui en sourd, le conduit sur un chemin moins subjectif. Manuel Bueno est une conscience incroyante, un intellectuel en théologie qui ramène les diverses religions au même pragmatisme : offrir une consolation face à la mort, en développant un décor semblable, rempli de dogmes

¹⁰ Le court roman *San Manuel Bueno, martyr* fut édité en 1931.

et de résignation. Son travail pastoral consiste à maintenir vivante la tromperie, prêcher la transcendance devant des paroissiens qu'il considère comme insuffisamment préparés à accepter l'amère vérité : la dissolution dans le néant. Quand il se rapproche de Lazare, il ne cherche rien d'autre que l'intersection où se croisent le chemin de celui qui met en doute la foi apprise et ceux qui, à partir de l'agnosticisme sont prêts à accepter l'illusion comme consolation. Aussi paradoxal que cela paraisse, chez le prêtre d'Unamuno, on perçoit un écho des thèses marxistes, car quoi d'autre que de l'opium, sous les traits d'un mensonge pieux, dispense depuis sa chaire Don Manuel à ses paroissiens ? Une attitude paternaliste qui cache à sa communauté ses propres souffrances intérieures, la faute d'être né, et qui finira par recevoir les applaudissements posthumes de l'Église sous la forme d'un procès de béatification. On est obligé de trouver un contrepoint entre le doute stimulant d'Unamuno et la paix faite de lassitude que propose son personnage.

Un autre prêtre que l'on a l'habitude de mentionner à côté de celui d'Arana est Mosén Millán, qui apparaît dans le roman de Sender, publié au Mexique trois années plus tard. Chez les deux, l'action littéraire se déroule en un moment historique précis, la Guerre civile, et s'insère dans un paysage aragonais commun aux deux. Mais les rapprochements sont plus conjoncturels que réels. Mosén Millán ignore le doute métaphysique, c'est la culpabilité qui mortifie sa conscience. Sans être une délation préméditée, son attitude lorsqu'il dévoile la cachette de Paco du moulin, s'avère franchement ingénue et Mosén Millán essaiera de compenser cette mort, de la main des phalangistes qui ont pris le village, par une messe de requiem. Sans relents existentiels, il est un prêtre représentatif de l'Église officielle qui sera le porte-drapeau d'abord de la guerre puis du franquisme. La révolution sociale que met en marche la II^e République l'alarme tout d'abord, il croit impossible d'éliminer les différences sociales et finit par habiller l'injustice économique d'une origine presque divine. Dans ce climat d'attente qui

imprègne le roman, alors que les cloches convoquent inutilement la population qui par peur ou remords n'apparaîtra pas, Mosén Millán, avec pour seul auditoire les trois caciques, parvient uniquement à contrecarrer sa culpabilité par une messe en suffrage.

Mosén Jacinto, lui, avec une perception proche de celle d'Unamuno, ressent l'aiguillon vivifiant du doute : « Le doute est le témoignage de la foi vivante dans sa lutte terrible avec les ombres ». Ses vacillations spirituelles ne sont pas le résultat d'une crise de la foi comme celles de Manuel Bueno, elles recherchent l'essence dans la vie elle-même. Une vie que durant sa jeunesse de séminariste, il avait envisagée en des terres lointaines, évangélisant les sauvages, avec la possibilité du martyr comme un sauf-conduit vers la gloire et qui s'achève enfouie parmi ces gens et ces terres desséchés où finalement son destin se scellera.

Si le « pieux mensonge » que Don Manuel entretient avec ses fidèles le rapproche de la béatification, l'attitude de Mosén Jacinto n'éveillera que la méfiance de la hiérarchie diocésaine. Dans le contexte de la guerre, son engagement pour la paix, son refus des passions factieuses, le transforme en une victime du fanatisme. Parce que l'Église que représente Mosén Jacinto est une église militante. Son rôle est proche de ce qui, à la fin du franquisme, deviendra l'engagement social des prêtres ouvriers ou par la suite, et sous d'autres latitudes, la théologie de la libération. Pour ces raisons, des trois prêtres mentionnés, il se révèle comme le plus littéraire, l'indice ou la lueur de ce que l'Église aurait pu être .

Olga Pueyo Dolader

¹¹ Sur le personnage du prêtre dans le contexte de la guerre civile, on peut voir : Luis A. Esteve Juárez, "La Iglesia que no fue: algunas imágenes del sacerdote en la narrativa del exilio", dans *El exilio literario español de 1939. Actas del I Congreso Internacional* (Bellaterra, 27 de noviembre–1 de diciembre de 1995), M. Aznar Soler (ed.), Sant Cugat, GEXEL, 1998, Vol. II, pp. 95-105. Un panorama plus large de la figure littéraire du prêtre, se trouve dans l'article de José Giménez Corbatón, "Una lectura de *El cura de Almuniaced* de José Ramón Arana, a los cincuenta años de su publicación", *Rolde. Revista de Cultura Aragonesa*, N° 94-95, octubre 2000-marzo 2001, pp. 50-59.

LE CURÉ D'ALMUNIACED

À ma mère

Chaque matin, après sa messe, Mosen Jacinto montait jusqu'à la terrasse. Il y cherchait une solitude en bonne compagnie, ce silence habité de la campagne grâce auquel la terre et l'âme dialoguent sans mots.

Quand il franchissait la dernière marche, il poussait un profond soupir qui lui rendait son souffle ; puis il tirait son fauteuil de curé jusqu'à la balustrade, s'asseyait et roulait sa première cigarette du matin.

La fumée s'élevait en longues spirales, bleutées, qui se brisaient près du toit en larges anneaux transparents. Il les comptait en un jeu puéril, conscient de sa propre enfance qui n'en finissait pas de mourir.

Et il en était ainsi jusqu'à la dernière bouffée. Puis, ses yeux glissaient sur les toits et les auvents jusqu'à la tour mudéjare de San Veturián, le nid déserté par les cigognes, le coq fou de la girouette, abreuvoirs de nostalgies, inépuisable monde de souvenirs. Quels doux souvenirs, et quelle vie immaculée ils vivaient en lui ! Il les regardait comme des miniatures attendrissantes dans lesquelles il se voyait lui-même, calme à cette époque, détaché de la marche constante jusqu'à la mort.

«*Nuestras vidas son los ríos...*»* et le souvenir – pensait-il –, comme une aigrette d'éternité, tombait en pluie du paysage, comme le reflet du tremblement du peuplier sur l'eau, eau frémissante de beauté et d'angoisse du passage.

Quand il en arrivait là, il fuyait : « Allez, ouste, les souvenirs ! » Et il s'élançait au-delà des aires de battage et des pailers, vers la « Balsa Vieja », la vieille mare, brillante comme un miroir frais et rond, perdu au milieu des terres sans irrigation ; vers les collines de Santa Agueda et la barrière

* NdT : « Nos vies sont les fleuves... ». Premiers mots du poème, fort célèbre, « Stances sur la mort de son père » de Jorge Manrique (1440 ? – 1479).

immensément bleue de la Sierra des Monegros. Là, ses yeux remontaient jusqu'au pic le plus haut, où la vieille chapelle constituait un minuscule point de blancheur.

San Caprasio ! Sa promenade de chaque jour avant que ses jambes ne deviennent gauches, lourdes comme des sacs de sable.

Une heure de chemin et l'on atteignait les premières sables. Là, dans un trou d'ombre, il déjeunait. Ensuite, d'une traite, jusqu'au sommet, par le chemin du Berger, bordé d'yeuses et de touffes de thym qui embaumaient.

Il se reposait sur les marches de la chapelle et laissait l'air lumineux et aigre folâtrer sur son corps. Ses yeux parcouraient la plaine pour y discerner les petites veines blanches des chemins, la trace violette des ravins, la blancheur éblouissante des bergeries. Puis, ils bondissaient jusqu'à un lointain extrême, jusqu'à la frange verte où l'Èbre s'écoule entre ses îles.

En la regardant, il ressentait une vague nostalgie pour cette terre fraîche et rouge, toute pleine de norias et de sources ; il croyait même sentir un parfum remémoré de champs de fèves et de cerisiers. Là-bas, il avait passé quelques années de son enfance, là-bas il avait vécu un amour d'adolescence, amour ingénu et doux qui avait laissé en son âme comme une légère brume de mélancolie.

Merveilleuse époque : toute la vie devant soi et le cœur plein de rêves ! Durant la jeunesse, pensait-il, chaque minute parle de quelque chose d'imminent qui ne parvient pas à éclore. Dans le corps bout ce vrombissement troublant qui enivre et assourdit ; la certitude que tout est possible, un « toujours » merveilleux et terrible qui ne s'achèvera jamais. Maintenant, en revanche, il reste des cendres de souvenirs et l'espérance en Dieu, qu'il perçoit comme un vaste refuge fait de tendresse et de miséricorde.

Malgré ce sentiment, chaque fois plus profond, il endurait, parfois, l'aiguillon du doute. Il doutait, non en matière de foi, mais de l'utilité de sa vie, du sens que cela avait eu de l'ensevelir dans cette aridité de terres et d'âmes.

1 Montre de poche

Prix roman court « Ville de Barbastro » de 2006

CHUSÉ INAZIO NABARRO

2 La clameur de l'eau

JOSÉ GIMÉNEZ CORBATÓN

Publié en 1950, le roman d'Arana, qui prend pour thème la guerre civile dans un village des Monegros, en Espagne, a pu être comparé à des chefs-d'œuvre tels que *Requiem por un campesino español* (1953), de Ramón Sender publié par la même maison d'édition Aquelarre, ou *San Manuel Bueno, mártir* (1931), d'Unamuno mais n'avait étrangement pas encore été traduit en français. Cette édition veut combler cette lacune.

Mosén Jacinto, le personnage principal, est *le curé d'Almuniaced*, un village imaginaire des Monegros, vaste désert du centre de l'Aragon. Débordant d'humanité, cultivé, contradictoire, passionné, il affronte pour défendre ses paroissiens tous les pouvoirs qui se succèdent dans le village : les caciques, les miliciens anarchistes et les troupes franquistes.

GARA d' EDIZIONS

La ramonda 

www.garadedizioni.com
gara@garadedizioni.com

* www.laramonda.com
* laramonda@wanadoo.fr

ISBN 978-84-8094-553-0



Activité subventionnée

 **Zaragoza**
AYUNTAMIENTO